

Azila

*“L’Espoir, vaincu, pleure, et
l’angoisse, atroce, despotique, sur
mon crâne incliné plante son
drapeau noir.”*

(Charles Baudelaire)

Tous les mercredis, je vais voir un client juste avant l'heure du déjeuner ; et tous les mercredis, je vais voir un autre client à 14 heures. Ce sont de bons clients, les meilleurs de ma liste. Ils ne me passent pas de commande chaque semaine, mais ils aiment me réserver quelques minutes de leur temps pour bavarder autour d'un café. Alors, entre ces deux rendez-vous, et au lieu de rentrer à la maison, je me dirige vers un supermarché, toujours le même. Je fais quelques courses, j'achète un casse-croûte, puis je vais somnoler dans la voiture jusqu'à 13 heures 50. J'ai mon emplacement préféré sous un arbre, loin des autres véhicules.

La première fois que j'ai vu Azila, j'ai surtout remarqué sa prestance, son maintien de danseuse, ses cheveux noirs et raides comme ceux d'une Chinoise et sa moue sensuelle

soulignée d'un brillant rouge à lèvres. Mais ses yeux étaient morts. Elle regardait tout droit sans paraître voir qui ou quoi que ce fût, sans le moindre battement des paupières, sans tourner le cou. On eût dit un robot. Je lui donnais dix-huit ans... peut-être un peu moins. Elle était vêtue d'un boléro noir porté sur un chemisier rouge, du même rouge que ses lèvres, et d'un pantalon fuseau, noir également, parfaitement tiré par un élastique passé sous les chaussures (noires, bien sûr).

Elle se dirigeait vers ma voiture, mais au dernier moment, se tournant vers la murette qui courait le long du parking, elle s'assit sous l'arbre. Lentement, méticuleusement, elle sortit un sandwich de son sac et se mit à le grignoter puis, quand elle l'eut fini, elle déshabilla avec délicatesse une tablette de chocolat dont elle cassa deux carrés avant de remballer et ranger le reste.

Enfin, elle se désaltéra d'une petite bouteille d'eau minérale.

J'étais fasciné par l'impassibilité de son visage et la fixité de son regard, car il semblait focalisé sur un horizon imaginaire. Afin de ne pas avoir l'air impoli, je cessai de la regarder. Le siège de la voiture rabattu en arrière, ma nuque sur l'appuie-tête je fermai les yeux et m'adonnai à mon habituelle petite sieste. Quand je me réveillai, la jeune fille avait disparu.

J'ai un fils du même âge à peu près. Il s'appelle Fulgent mais il n'est pas aussi brillant que son nom le laisserait supposer. Peu avant sa naissance, sa mère et moi venions juste de lire *Le Petit Nicolas* et nous avons été à la fois frappés et amusés par les noms désuets ou bizarres des copains de Nicolas. Si l'on peut survivre en s'appelant Maixent, Alceste, Rufus ou Clotaire, on

peut, en tant que parents, choisir ce que l'on veut (avons-nous pensé) : le gamin ne risquera pas de subir de moqueries à l'école. Et, de fait, au milieu des Urbain, Lambert, Gérald et Ahmed qui parsemaient la forêt des Aurélien, Lionel, Cédric et Thierry, Fulgent passa complètement inaperçu.

Deux jours après la naissance de mon fils, et alors que tout se passait bien, Nella, ma femme, allongée dans notre lit, et attendant que je lui apporte une tasse de thé, émit un sourd gémissement, arquas son corps et ouvrit les jambes comme si elle voulait donner naissance à un autre bébé ; puis elle s'évanouit. D'un geste sec, je retirai la couverture et le drap. Le sang giclait de son vagin comme d'un robinet. Je me précipitai vers le téléphone, mais je savais déjà que personne ne pourrait survivre à une telle hémorragie. Quand on vint relever le corps, on s'aperçut

que le matelas et le sommier étaient imbibés comme des éponges, ainsi que le tapis qui se trouvait sous le lit et les planches sous le tapis.

*

Fulgent était très beau. Il l'est toujours. Haute taille, belle musculature, visage d'un ovale parfait, grands yeux noirs veloutés... Il aurait pu briser bien des cœurs. À ma connaissance, il n'a eu en tout et pour tout qu'une seule petite amie. Elle avait quatorze ans, et lui dix-sept. Ils s'étaient rencontrés un été autour d'une piscine. Les yeux brillants, les pieds entraînés par une petite danse, il m'avait déclaré un jour qu'il n'était plus vierge. Je l'avais simplement serré dans mes bras sans rien dire. Je ne voulais pas ternir l'image de son bonheur en lui demandant s'il s'était muni d'un préservatif, réservant cette conversation

sérieuse pour le lendemain. Je ne pouvais m'empêcher de penser à l'attitude qu'aurait eu mon propre père dans les mêmes circonstances : injures et gifles, sans aucun doute.

Qu'est-il advenu de cette petite amie ? À la rentrée, je m'attendais à repérer, dans le courrier, des lettres adressées à Fulgent. J'anticipais des coups de téléphone interminables pendant lesquels se seraient chuchotées de longues conversations, mais il se comporta comme si cette délicieuse Jacky n'avait jamais existé. Ce fut également l'époque où je fis l'erreur de lui donner un scooter. À partir de ce moment, je ne le vis plus, ou presque.

“Mais où est-ce que tu vas comme ça tout le temps ?” lui demandais-je.

“Voir des copains.”

“Quels copains ? Jean, Hervé, Simon ?”

Ricanement méprisant : “Non. Ceux-là, ce sont des nazes. Maintenant, je sors avec des mecs qu’ont des couilles au cul.”

Impossible d’en tirer plus. « Avoir des couilles au cul », ça veut dire quoi ? me demandais-je en songeant au roman d’Ernest Hemingway. Pas question de contrebande ou de terrorisme, tout de même... Non : Il s’agissait sans doute d’aller faire des conneries avec leur scooter. L’idée qu’il se droguait ne m’est venue qu’à partir du jour où ses notes de lycée commencèrent à tomber en flèche.

Profane en ce domaine, je fis quelques recherches. Quelle était l’odeur de la marijuana ? J’entrai dans la chambre de Fulgent pendant son absence. J’y trouvai effectivement des mégots, mais ils provenaient de cigarettes du commerce. Craignant la présence de

drogues plus dures, je regardai sous le matelas puis inspectai la salle de bain attenante à la chambre et soulevai le couvercle du réservoir des toilettes : rien. Je me renseignai chez le pharmacien afin de pouvoir détecter sur lui les signes révélateurs de l'usage d'ecstasy, de cocaïne ou d'héroïne. Aucun résultat dans ce domaine non plus, et bien sûr, j'en étais soulagé. Le visage de Fulgent restait aussi calme, aussi lisse, aussi photogénique qu'il l'avait toujours été. Il ne reniflait pas incessamment. Sa force physique ne semblait pas l'avoir abandonné non plus.

L'un de ses anciens amis, c'est-à-dire de ceux qui « n'avaient pas de couilles au cul » vint nous voir un soir pour demander, au nom de sa famille, si Fulgent pouvait aller passer la fin de semaine chez eux. Un garçon de ferme les avait quittés sans préavis. On avait

désespérément besoin de bras. Je m'esclaffai intérieurement à l'idée qu'on pût proposer une telle chose à mon paresseux de fils. À ma grande surprise, il accepta.

Le soir, il revint, radieux et dégageant de légères émanations de foin et de fumier. Il avait conduit un tracteur, rentré des vaches... Je reçus un coup de téléphone du fermier : il ne tarissait pas d'éloges. Non seulement Fulgent avait travaillé avec enthousiasme, mais il avait même démontré un certain talent pour calmer une vache agressive. Je n'en revenais pas. Pour la première fois depuis des mois, je me sentais fier de mon fils et le lui dis. Il haussa les épaules : "Ouais, tu connais Jean, le fils du fermier ? Eh ben y va rentrer en prépa à l'automne. Ça c'est quelque chose dont son père peut être fier."

“Mais toi aussi tu pourras y aller si tu as de bonnes notes au bac.” Il haussa les épaules.

Fulgent fut recalé. Le Bac valant à peu près autant qu'un billet de Monopoly, il l'avait certainement fait exprès. Il s'enferma dans sa chambre où il fumait cigarette sur cigarette, et ne descendait que pour se préparer une tartine de confiture et remonter avec une tasse de café. “Je ne veux pas redoubler” précisa-t-il. “J'ai dix-huit ans, je suis adulte, tu peux pas me forcer.” Il ne voulait pas comprendre qu'en tant qu'adulte il avait acquis le statut d'un étranger qui s'incrustait chez moi, et que j'aurais pu lui montrer la porte. Nous savions tous les deux que je n'en ferais rien. De temps en temps, il se rendait à la ferme où, comme toujours, il étonnait par son enthousiasme et son énergie.

Le père de Jean lui offrit un emploi à plein temps. Fulgent refusa. À partir de ce moment, il refusa également de retourner à la ferme. Il n'allait quand même pas, précisait-il, devenir ouvrier agricole alors que ses anciens camarades finiraient ingénieurs ou dentistes. À l'exception de ses sorties nocturnes en scooter, il se transforma en ermite dans notre propre maison.

“Ça lui passera” me répétait Thomas Lebâche, mon client du mercredi matin lorsque nous parlions de nos enfants. “Remarquez” ajoutait-il “moi, j’ai un fils, Cédric, qui ne vaut pas mieux. Oh, ce n’est pas un ermite, lui. Au contraire : c’est un irresponsable qui ne fait que des conneries. Il a engrossé une jeune Algérienne complètement mythomane qui prétendait être prof d’aérobic alors qu’elle était saisonnière pour les récoltes. C’est ma femme et moi qui avons recueilli le bébé. Ensuite il a

squatté un appartement, l'a complètement délabré et y a presque mis le feu. Il invitait des gens qui ne valaient pas mieux que lui. Tous les jours, les voisins se plaignaient de gueulantes avinées qui duraient jusqu'à deux heures du matin. Finalement, il s'est fait expulser."

"Et qu'est-ce qu'il fabrique, en ce moment ?"

"Je n'en sais rien et je ne veux plus le savoir. J'en ai trop fait pour lui. C'est fini. Je lui permets quand même de revenir à la maison de temps en temps. En général, c'est pour laver son linge ou dévaliser le frigo."

J'espérais ne jamais en arriver là avec Fulgent.

"Ça lui passera" renchérisait Lionel Cantelique, mon client du mercredi après-midi. "Enfin, moi, je vous dis

cela, mais il est vrai que pour ma fille Azila, ça n'a jamais passé. Elle aussi a vu ses notes de classe chuter. Comme vous, j'ai pensé à la drogue, mais je n'ai jamais rien pu trouvé. J'ai même rusé pour lui faire faire une prise de sang : aucun résultat.”

“Et maintenant ?”

“Elle est toujours à la maison, incapable de trouver du travail. Elle passe à peu près une heure sous la douche tous les matins, puis une autre heure à se maquiller avec une lenteur exaspérante. Nous lui offrons des cours de rattrapage. Elle était la meilleure de sa classe en troisième. C'est tout juste si maintenant on lui donnerait le niveau du cours élémentaire. Elle prend quand même des cours de danse tous les mercredis. C'est déjà ça.”

“Mais enfin, que s'est-il passé avec ces trois gamins ?”

“Trois ?”

Je lui parlai de Cédric sans mentionner son nom de famille. Lionel et moi ne comprenions pas pourquoi les enfants de couples que nous connaissions semblaient normaux et capables de s'en sortir. Je pensais à Nicolas, maintenant électricien ; André, menuisier ; Didier, masseur de sportifs de haut niveau ; Sophie, coiffeuse et une autre Sophie, orthophoniste ; tous et toutes sortant avec des filles ou des garçons sympathiques. Avions-nous été de si mauvais parents ? Nous décidâmes alors de changer de sujet et de parler de pêche à la ligne ou de voyages en camping-car.

Le mercredi suivant, je retrouvai ma belle inconnue au même endroit, sur la murette, près de ma voiture.

“Bonjour !” criai-je gaiement.

“Bonjour monsieur.” répondit-elle d’une voix monocorde.

“Alors, comme ça, vous venez ici tous les mercredis ?”

Elle me fixa avec des yeux de poisson mort où l’on pouvait tout de même déceler un léger étonnement. “Comment savez-vous que je viens ici tous les mercredis ?”

“Parce que moi aussi je viens ici tous les mercredis et que je vous vois manger votre sandwich.”

“Ah bon ? Je ne vous avais pas remarqué.”

Et voilà l’impression que je fais aux femmes maintenant, pensai-je, non sans une pointe d’amertume. Pour cette jeune beauté, mes cinquante ans me rendent invisible.

Le mercredi suivant, nous échangeâmes un petit bonjour et un léger hochement de tête. Le mercredi d'après, alors que j'étais sur le point de fermer les yeux, une terrible averse se déclencha sans crier gare, l'un de ces angoissants caprices de la météo qui nous laissent incrédules. L'arbre sous lequel s'abritait la jeune femme ne la protégeait pas, car à cette ondée se mêlaient des bourrasques qui envoyaient la pluie presque à l'horizontale. Sans réfléchir, j'ouvris la portière côté passager, et sans plus réfléchir l'adolescente vint en courant se réfugier dans ma voiture. Elle était déjà trempée, les cheveux de sa frange collés sur le front. Une personne normale aurait été furieuse ou alors secouée de fous rires. Celle-ci, véritable sphinx, ne râlait pas mais ne souriait pas non plus. Elle apportait dans l'habitable un merveilleux mélange d'odeurs : laine mouillée et Eternity, un parfum pour, me semble-t-il, des

femmes un peu plus âgées. Elle ne dit pas merci et regarda sans émotion la pluie qui frappait le pare-brise en telle quantité qu'on ne voyait plus ni l'arbre ni la murette.

La mini-tempête se calma en quelques minutes. Qu'allait faire ma visiteuse ? Allait-elle s'en aller sans dire un mot ? Elle ne pourrait pas se rasseoir sur des pierres trempées ou sous un arbre qui laissait encore tomber de longs chapelets de gouttes. J'avais baissé la vitre et respirais avec délice la fraîcheur végétale créée par l'averse. Je me forçais à regarder fixement devant moi. J'hésitais à engager la conversation afin de ne pas avoir l'air de draguer. Sa voix me sortit de ma rêverie : "Vous voulez bien m'aider ?" Elle sortait de son sac un livre de lecture pour enfants : *Le Chat chapeauté* du Dr. Seuss. Je crus qu'elle avait peut-être un bébé et qu'elle avait l'habitude de lui faire la lecture,

mais sa question me revint à l'esprit. L'aider, elle ? L'aider en quoi ? Je n'allais pas dire « non », bien sûr, ne fût-ce que par curiosité.

“Oui, je veux bien vous aider, mais de quelle façon ?”

“Je voudrais lire ce livre. Regardez le texte pendant que je lis. Dites-moi si je lis bien et expliquez-moi les mots que je ne comprends pas.”

Je cachai au mieux mon étonnement. Une jeune femme qui sait à peine lire ? Oui, ça existe, je sais. L'année précédente, une autre jeune femme, bien moins jolie que celle-ci, m'avait demandé, alors que je faisais mes courses au supermarché, de lire ce qui était écrit sur une boîte de purée instantanée.

Vouloir apprendre à lire quand on ne le sait pas est une noble ambition et je

considérais qu'il serait passionnant d'entrer dans le jeu. Une B.A. ludique, en somme. J'étais quand même très étonné que mon invitée puisse penser rencontrer des mots qu'elle ne comprendrait pas dans *Le Chat chapeauté*. Sortait-elle, tous les mercredis, en *permission* si l'on peut dire, d'un établissement psychiatrique ?

Je me mis au travail. Elle était certainement dyslexique, mais aussi victime de la méthode globale. Si un mot faisait plus de deux syllabes, elle en percevait le début et la fin, mais pour le milieu, c'était vraiment la devinette. Il y avait aussi, effectivement, des mots très simples qu'elle ne comprenait pas. Je lui en expliquai le sens. Elle répétait. Son odeur me troublait lorsqu'elle s'inclinait vers moi afin que nous puissions tous deux lire le texte.

Soudain, elle se pencha en avant, posa les avant-bras et la tête sur le tableau de bord et, apparemment, s'endormit. J'étais désespéré. Je me sentais face à une malade mentale mais en même temps à une merveilleuse et intimidante jeune femme que je ne pouvais m'empêcher de vouvoyer. Elle se redressa après une bonne minute de sommeil.

“Je suis désolée” murmura-t-elle “mais je trouve ce travail très fatigant.”

“Vous voulez qu'on arrête ?”

“Non, je dois m'accrocher.”

Elle resta près d'une heure puis remit le livre dans son sac. Elle ouvrit la portière et sortit avant que j'aie eu la présence d'esprit de me présenter ou de lui demander son nom.

La semaine suivante, par temps nuageux mais doux et sec, elle monta dans ma voiture sans un mot et ressortit *Le Chat chapeauté*. “Je m’appelle Patrick Duchêne” lui dis-je en tendant la main.

“Moi, c’est Azila.”

“Vous êtes la fille de monsieur Cantelique ?”

“C’est ça.”

Elle ne semblait pas étonnée que je connaisse son père, et ne posa aucune question à ce sujet. Moi-même, je m’abstins de lui demander pourquoi elle déjeunait sur une murette de supermarché alors qu’elle habitait à cinq minutes à pied. Après ce que m’avait confié son père, j’étais heureux d’avoir l’occasion de la situer et de la cerner un peu mieux. J’opérai une rapide révision mentale : jeune fille

brillante jusqu'au lycée, puis déclinant rapidement par la suite. Aucune trace de drogue...

Nous nous remîmes au travail. Je m'aperçus alors qu'elle avait oublié le sens de tous les mots « difficiles » que je lui avais expliqués. Il en fut ainsi semaine après semaine. Nous reprenions toujours au début, comme la tapisserie de Pénélope. Dès que j'en eus l'occasion, je mis M. Cantelique au courant de la situation. Je ne voulais pas qu'il me soupçonne d'entretenir des rapports douteux avec sa fille.

“Vous l'aidez ? C'est bien.” déclara-t-il simplement. “Azila se dispute avec tous les enseignants de soutien scolaire que nous lui avons trouvés jusqu'ici. Parfois ce sont eux qui se découragent et abandonnent la partie. Si elle vous accepte, c'est tant mieux.”

Azila ne souriait toujours pas, mais son comportement montrait qu'elle attendait avec impatience nos rendez-vous du mercredi. Je la voyais de loin, assise sur la murette. Son mince corps de danseuse se tortillait légèrement de plaisir en me voyant arriver. Elle se levait dès qu'elle avait repéré ma voiture.

Un jour, au milieu d'une « leçon », elle releva le bas de son corsage et abaissa le devant de son pantalon pour me montrer l'un de ces tatouages temporaires en décalqué que les gamins aiment s'appliquer sur le corps. Le sien représentait un œil dont la pupille était située sur le nombril. J'aperçus la bordure d'un doux slip blanc aux délicates petites fleurs bleues, et plus troublant encore, quelques poils follets à la naissance du pubis. Quand je dis « troublant », je dois préciser qu'il ne s'agissait pas d'une émotion de nature

sexuelle. J'étais remué par un mélange déstabilisant de tendresse pour la confiance naïve dont Azila faisait preuve à mon égard et de l'admiration que j'éprouvais pour la perfection anatomique de mon « élève ».

“Vous aimez ?” demanda-t-elle. “Je me le suis fait hier soir.”

“Oui, Azila. C'est très beau.”

Je ne voulais avoir l'air ni de l'encourager ni de la dénigrer. Elle ramena ses vêtements sur elle et reprit la lecture du *Chat chapeauté*. Elle s'était comportée comme une petite fille montrant fièrement une carte de France qu'elle aurait dessinée à l'école.

Ce soir-là, je fis une déprime. On pourrait penser que l'épisode du midi avait entraîné en moi des élans de lubricité mais il n'en était rien. En revanche, il avait mis en mouvement de

douloureuses vagues de nostalgie. Ce ventre de danseuse, ce ventre parfaitement plat, m'avait rappelé celui de mon épouse. Le corps de Nella était si parfait que, lorsqu'elle était allongée sur la plage en bikini, les légères protubérances de l'os iliaque soulevaient d'un ou deux millimètres l'élastique du slip. Je me souviens d'avoir effleuré de mes lèvres ces protubérances en songeant que la vie, en me permettant de partager l'intimité d'une telle perfection, me donnait quelque chose que je ne méritais pas ; exemple classique des éclairs de souffrance qui transpercent les purs moments de bonheur. Pessimiste intuition, peur prophétique d'un avenir cruel.

Après la mort de ma femme, j'avais eu des « aventures », comme on dit, mais aucune qui fût capable de recréer la magie de ce millimètre et de ses

tentations. Rejouant en imagination l'épisode du tatouage d'Azila, je me sentais horriblement vieux. Je venais de contempler un paradis perdu. Je n'imaginai pas qu'il fût possible de le retrouver.

*

“Vous lui faites beaucoup de bien.” me dit un jour M. Cantelique.

“Comment cela ?”

“Franchement, je n'en sais rien. Ce que je sais, par contre, c'est que nous lui avons payé des séances chez des pys et que jamais elle ne s'est autant attachée à un adulte... enfin, légalement elle est adulte, bien sûr... vous voyez ce que je veux dire.”

“Mais je ne fais rien de spécial : nous lisons ensemble un ouvrage pour enfants, c'est tout.”

“C’est peut-être justement parce que vous ne faites rien de spécial qu’elle a tellement confiance en vous. Ma femme et moi en sommes très reconnaissants, je vous assure.”

Je crus détecter une légère brisure dans sa voix. J’étais gêné. Il se reprit et nous parlâmes commandes et livraisons.

De retour chez moi en fin d’après-midi, j’eus la surprise d’y être attendu par deux gendarmes. Ils voulaient parler à Fulgent. Je leur dit, ce qui était vrai, que son scooter n’étant pas au garage, il était certainement parti voir des copains.

“Quels copains ?” demandèrent-ils.

Je n’allais quand même pas leur parler de ceux qui ont « des couilles au cul » car, imbus de leur autorité et habitués à parler à des gens peu fréquentables,

les flics sont paranos et croient toujours qu'on se moque d'eux. J'eus beaucoup de mal à les convaincre que Fulgent avait constamment refusé de me donner le nom de ses nouveaux copains.

“Il a fait une bêtise ?” demandai-je.

“On voudrait surtout savoir s'il connaît un certain Cédric Lebâche.”

“Cédric Lebâche ? Je ne sais pas s'il le connaît mais en tous cas, moi, je connais son père. C'est un de mes clients.”

“Nous venons de chez son père. Cédric a quitté la maison. Ses parents ne savent pas où il se cache. Si vous apprenez quelque chose...”

Dès que, vers une heure du matin, j'entendis le scooter, je pris Fulgent par

la peau du cou et l'assis devant la table de la cuisine.

“Tu connais Cédric Lebâche ?”

“Ben ouais. Il est cool.”

“Les gendarmes étaient ici cet après-midi. Ils le recherchent. Tu sais pourquoi ?”

Haussement d'épaule. Je hasardai “Une affaire de drogue ?”

“Chais pas.”

“Où est Cédric en ce moment ?”

“Chais pas non plus.”

“Fulgent, tu me l'as dit bien des fois, tu es adulte maintenant. Un tribunal ne te condamnerait plus comme un gamin. Tu as envie de te retrouver en taule pour association de malfaiteurs ? Tu as envie de traîner un casier judiciaire

derrière toi comme un boulet, ou encore de savoir que tu ne pourras jamais aller aux États-Unis par exemple?”

“Pas envie d’y aller.”

Comme tous les esprits faibles, Fulgent contestait la validité des considérations générales en leur opposant des cas spécifiques, et en prétendant connaître l’avenir. Je ne pus rien tirer de lui ce soir-là.

Lorsque je revis Azila, je m’attendais à une séance de routine : relecture du *Chat chapeauté* et explication des mots difficiles. Au bout d’une dizaine de minutes cependant, Azila s’arrêta brusquement de lire. Je crus qu’elle allait encore poser la tête sur le tableau de bord et s’endormir. Au lieu de cela, elle me regarda intensément. Ses yeux avaient perdu le film d’indifférence qui me rappelait l’aspect mat de ces miroirs en aluminium que l’on trouve parfois à

l'angle des routes de campagne. J'avais devant moi une personne normale, vive et intelligente. L'espace d'une seconde, j'eus peur qu'Azila fasse montre d'une réaction semblable à celle d'une somnambule qui se réveille et commence à paniquer. Elle me scrutait comme si elle me voyait pour la première fois puis articula lentement : "Y a-t-il une vie après la mort ?"

Ce fut à moi de paniquer, mais intérieurement. Je ne voulais pas éluder la question ; encore moins décevoir Azila. Sans trop savoir ce que mon cerveau avait concocté, je m'entendis prononcer : "Oui, nous continuons, mais nous n'en sommes pas conscients." Après quelques secondes de silence, je poursuivis : "C'est très difficile à comprendre."

Azila me regardait toujours fixement. "Non, c'est pas difficile. Je comprends

très bien.” Puis elle revint à sa lecture. J’étais désorienté. Je mentionnai cet incident à M. Cantelique. Il secoua tristement la tête : “Il y a des moments où elle semble sortir du cirage. Cela donne de l’espoir pour l’avenir, n’est-ce pas ?”

*

J’eus la légère surprise de trouver mon fils à la maison. Il était assis, les yeux rouges, à la table de la cuisine. Alors là, pensai-je, il y a vraiment quelque chose qui ne va pas.

“Papa, je vais peut-être aller en taule.”

Je repensai immédiatement à la visite des gendarmes. Mon esprit tournait à vide. Ça ne pouvait pas être si grave. Des histoires de drogue peut-être, mais à l’échelle d’une petite ville ou même d’un village. Tout le monde se connaît par ici. Fulgent n’avait absolument pas

l'air d'un drogué. J'avalai ma salive.
"Raconte."

"Ils ont arrêté Cédric Lebâche pour viol.
S'il donne le nom de ses complices, je
suis foutu."

Je sentis le sang quitter mon cœur et
mon visage. La pièce autour de moi a
commencé à pivoter. "Tu es complice de
viol ? Une tournante ?"

"En quelque sorte."

Je me levai et dus aller prendre l'air
dans la cour. Nous étions en août. Il
faisait frais pour la saison, le ciel était
couvert et des gouttes tombaient sans
méthode, bousculées par un vilain petit
vent d'ouest. J'étais en bras de chemise
mais j'avais besoin de ce vent et de
cette humidité comme pour me laver
d'une poussière immonde. Il fallut bien
revenir vers la cuisine. Fulgent n'avait
pas bougé. En m'asseyant devant lui,

j'essuyai de mon visage un mélange de pluie et de larmes. Fulgent se mit à pleurer lui aussi. Pleurait-il sur son sort parce qu'il avait peur de la justice ou pleurait-il sur le sort de la jeune fille qu'il avait violée ? Il me fallait être réaliste et sans illusions : il pleurait sur lui-même. Il commença à parler sans que je le lui demande. "Tout a commencé avec Bernard Cantelique..."

"Attends, attends : tu parles du fils de M. Cantelique, celui dont la fille s'appelle Azila ? Elle a un frère ?"

"Oui, mais il a quitté la maison. Il fait des études d'ingénieur quelque part du côté de Grenoble."

"Et qu'est-ce qu'il a à faire dans tout cela ?"

"Tu me laisses finir, oui ?"

Un long silence s'établit entre nous. Fulgent reprit : "Bernard Cantelique est un vrai salopard. Il aime faire du mal aux gens, surtout à ceux qui ne peuvent pas se défendre. Au collège, il s'en prenait aux Sixièmes. Il détestait tout le monde : ses parents, les profs, nous... tout le monde et surtout sa sœur. Il disait que, depuis qu'elle était née, il ne comptait plus dans la famille. Il était pas con pourtant : toujours des notes formidables, mais c'était un faux cul comme y en a pas. Il faisait de la lèche aux enseignants, mais envoyait des lettres anonymes au proviseur en disant que les profs regardaient sous les jupes des filles. Ça l'amusait. Faire du mal aux autres était la seule chose qui l'amusait."

Le silence se prolongeant, je hasardai :
"Et alors ?"

“Alors, un jour, il s’est aperçu qu’Azila sortait avec Cédric Lebâche. Il a pris Cédric à part. Cédric, avait la trouille, tu penses : il croyait que l’autre allait lui casser la gueule. “T’as envie de baiser ma sœur ?” Bernard a demandé. Cédric, lui, il en menait pas large et il a pas répondu. Alors Bernard a sorti une petite fiole de sa poche et l’a donnée à Cédric. « Tu en mets cinq ou six gouttes dans un café ou un soda et la petite connasse fera tout ce que tu voudras. » Cédric a pas réfléchi. Il a pris la fiole, mais il avait encore la trouille. Alors il est venu me voir pour qu’on le fasse ensemble.”

Je voulais hurler : tu as violé Azila ? Mais je me retins. J’étouffais. Je me levai. Fulgent crut que j’allais le frapper et mit son avant-bras devant son visage. À la fenêtre, je regardai le ciel. Il ne pleuvait plus du tout. Je ne sais pas trop pourquoi mais j’aurais accueilli la

pluie avec soulagement. Je respirai profondément pour me calmer puis revins m'asseoir devant mon fils. Nous sommes restés un bon moment sans rien dire. La voix de Fulgent me fit sursauter. "Y a pire."

"Quoi ?"

"Y a pire. Bernard nous a aussi donné des pilules de benzodiazépine."

"C'est quoi ça encore ?"

"Tranquillisant et somnifère. Il a dit qu'il fallait lui en donner avant qu'elle revienne complètement à elle. Tu la ramènes chez elle et elle va se coucher. En se réveillant elle se rappelle plus de rien. Elle croit seulement qu'elle était fatiguée la veille. Alors, pour s'assurer que ça marcherait, on a triplé la dose. Seulement voilà... le lendemain, elle était plus la même. Elle comprenait rien en classe. Elle a plus jamais été comme

avant. Bernard, lui, il trouvait ça marrant.”

Azila ! Ma belle Azila ! J’eus soudain conscience que j’avais commencé à la considérer comme si elle avait été ma fille. Et ces salauds lui avaient bousillé le cerveau !

J’étais anéanti, paralysé. Je me rendais compte que tout ce que j’aurais pu faire ou dire se serait situé en-deçà ou au-delà de ma pensée. Quelle était ma pensée d’ailleurs ? J’aurais été incapable de la définir. Fulgent continuait sa confession : “On a refait ça à d’autres filles, mais sans mélanger le GHB et la benzo, et il y a pas eu d’autre accident. Azila et son père n’ont jamais su ce qui était arrivé. Ce con de Cédric s’est fait choper pour viol parce qu’une fille n’est pas vraiment partie dans les vapes. Elle a porté plainte,

mais je n'avais rien à voir avec ça. J'étais même pas là quand c'est arrivé."

Je me forçai à demander : "Et les risques de grossesses ?

"Bien sûr qu'on y pensait. On mettait des capotes. On est pas irresponsables, quand même."

Alors là j'explosai. Je me mis à hurler : "Pas irresponsables !" Je m'étais relevé. Je commençai à taper de toutes mes forces sur mon fils : gifles, coups de poings. Je n'arrivais pas à m'arrêter. Plus grand et plus fort que moi, Fulgent ne bougeait pas. Pour la deuxième fois en quelques minutes, je me précipitai dans la cour. Fulgent me suivit : "Papa, qu'est-ce que je vais faire maintenant ?"

Malgré l'humidité, je m'assis sur le banc de pierre que j'avais construit dans la cour quand Fulgent n'avait que

trois ans. Il m'avait *aidé* à mélanger le ciment. Il était adorable.

Il s'assit près de moi. Je commençai à parler d'une voix monotone. "Tu me demandes ce que tu dois faire. Mais, si je te le dis, il faut me promettre de suivre mes instructions à la lettre. Autrement, c'est pas la peine. Autrement, c'est du vent et je te flanque à la porte. Tu pourras devenir SDF pour ce que j'en ai à foutre."

"Je promets."

"Si Cédric te dénonce, tu en subiras les conséquences comme un homme. Ce sera une façon de te racheter."

"Et s'il ne me dénonce pas ?"

"Tu te rachèteras d'une autre façon. Tu accepteras le poste de garçon de ferme que le père de Jean t'a offert. Tu suivras des cours par correspondance

et tu repasseras ton bac. Après cela, si tu veux continuer tes études, je t'aiderai. Il va sans dire que je ne veux plus jamais te savoir avec Cédric et ses copains... Tu sais, ceux qui ont des couilles au cul.”

Fulgent s'essuya les yeux et murmura :
“Oui, Papa.”

Le mercredi suivant, je contemplai longuement Azila assise près de moi. Mon fils, pensais-je, a non seulement violé cette splendide jeune femme, cette merveille de la nature, mais il a aussi brisé son âme. Il lui a gâché toute sa vie. Mon fils... mon propre fils ! Azila sortait *Le Chat chapeauté* de son sac. Elle ne le retira qu'à moitié et se figea comme ces images qui, au cinéma, arrêtent soudain de bouger. J'écrasai une larme et dus me détourner d'elle pour me moucher.

“Vous êtes fâché contre moi.”
prononça-t-elle.

“Non, non, Azila. Je suis fâché, c’est vrai mais ce n’est pas contre vous.”

“Vous pleurez. Je vois bien que vous êtes fâché contre moi”

Je ne pouvais que secouer la tête. Elle continuait “Vous pensez que je suis stupide, n’est-ce pas ?”

“Oh non : ce n’est pas du tout ce que je pense.”

“Tout le monde pense que je suis stupide.”

Elle ouvrit la portière, sortit de la voiture et s’éloigna lentement. Je ne la revis jamais.